

Ce texte de Fernand Deligny est inédit. En 1976, il l'avait envoyé à Louis Althusser, Émile Copferman, Isaac Joseph et Franck Chaumon.

La cuillère humaine
novembre 76

Je trouve dans un livre d'Alexis Léontiev* de quoi éclairer notre démarche.

- "Voyons comment un petit enfant s'approprie une chose aussi simple qu'une cuillère, par exemple. Commençons par une situation imaginaire. L'enfant n'a jamais vu une cuillère, et on lui en met une entre les mains. Que va-t-il faire ? Il commencera par la manipuler, la déplacer, la cogner, essayer de la mettre dans sa bouche, etc... En d'autres termes, il ne la verra pas du point de vue des modes d'utilisation élaborés par la société, qui sont concrétisés dans ces caractéristiques extérieures, mais du point de vue de ses propriétés physiques, "naturelles", non "spécifiques".

Nonspécifiques ? On croit rêver. Manipuler, déplacer, cogner, mettre dans sa bouche, c'est pas humain. Tous ces gestes "à l'infinifinitif", cet appétit d'explorer la chose, et tous les gestes qu'elle peut permettre, si ça n'est pas spécifique, on se demande bien d'où ça peut venir ? Le "spécifique", c'est la cuillère et son usage conforme, A. Léontiev nous l'explique.

- "Passons maintenant à une situation réelle"

Car, bien sûr, la situation dans laquelle l'enfant pouvait manier à son gré la cuillère était imaginaire. Voyons ce qui se passe dans une situation réelle aux yeux d'A. Léontiev.

- "La mère ou la nourrice nourrit l'enfant à la cuillère ; puis elle lui met la cuillère dans la main, et il tente de manger seul. Au début, on observe que ses gestes suivent le procédé naturel par lequel on "porte à sa bouche ce qu'on tient dans la main".

* le développement du psychisme. Editions Sociales.

Sans tenir aucun compte du fait ^{l'}imaginaire // où l'enfant ne lâche pas la cuillère qu'il tient ferme pour la cogner sur la table, cependant, qu'ON lui entonne tant bien que mal la bouillie avec une autre. Revenons-en à notre professeur de psychologie, membre de l'Académie des Sciences Pédagogiques de l'U.R.S.S., Président du Congrès International de Psychologie de Moscou en 1977. Nous en étions à "IL tente de manger seul", à moins, bien sûr, qu'IL n'ait rien à en foutre, situation qui doit relever de l'imaginaire pour notre "savant".

- "La cuillère ne reste pas horizontale dans sa main, et la nourriture tombe sur sa serviette. Mais la mère aide l'enfant, intervient dans ses actions ; dans l'action commune qui en résulte, il se forme chez l'enfant l'habitude d'utiliser la cuillère. IL sait désormais manier la cuillère comme un objet humain!"

Ce mot d'humain est souligné dans le texte par l'auteur qui poursuit :

- "En fait, l'enfant ne peut vivre et se développer hors de la communication pratique et verbale avec les adultes".

Nous avons là une parfaite illustration de la manière dont une certaine idéologie conçoit la formation de parfaits sujets. C'est bien ainsi qu'ON fait "des hommes" qui le deviennent "humains" en apprenant, intelligemment guidés, à utiliser comme il convient des "objets" qui sont humains et d'où découle, sans bavures autant que faire se peut, l'humain même.

Quant à celui qui, utilisant la cuillère humaine comme un maillet de grosse caisse, en frappe la purée qui gicle de toutes parts, qu'est-ce que c'est "individu" là ?

est

- "Le processus principal qui caractérise le développement psychique de l'enfant est un processus spécifique d'appropriation des acquis du développement des générations humaines précédentes ; ces acquis, à la différence de ceux du développement phylogénétique des animaux, ne se fixent pas morphologiquement et ne se transmettent pas par hérédité".

Encore bon que l'homme bénéficie "d'un mode spécifique d'appropriation des acquis du développement des générations humaines précédentes". Ça serait marrant ces enfants qui viendraient au monde en sachant, "depuis toujours", utiliser les cuillères en particulier, et les "objets humains" en général.

Peu importerait de telles balivernes, si, idéologiquement, elles n'aveuglaient pas sur ce que ce mot d'humain peut évoquer.

- "L'enfant apprend et l'adulte enseigne. Il semble parfois que dans ce processus l'enfant ne fasse que mettre en oeuvre des aptitudes et fonctions psychiques dont l'a doué la nature /.../ mais il n'en est rien. Ses aptitudes humaines se forment au contraire au cours même de ce processus".

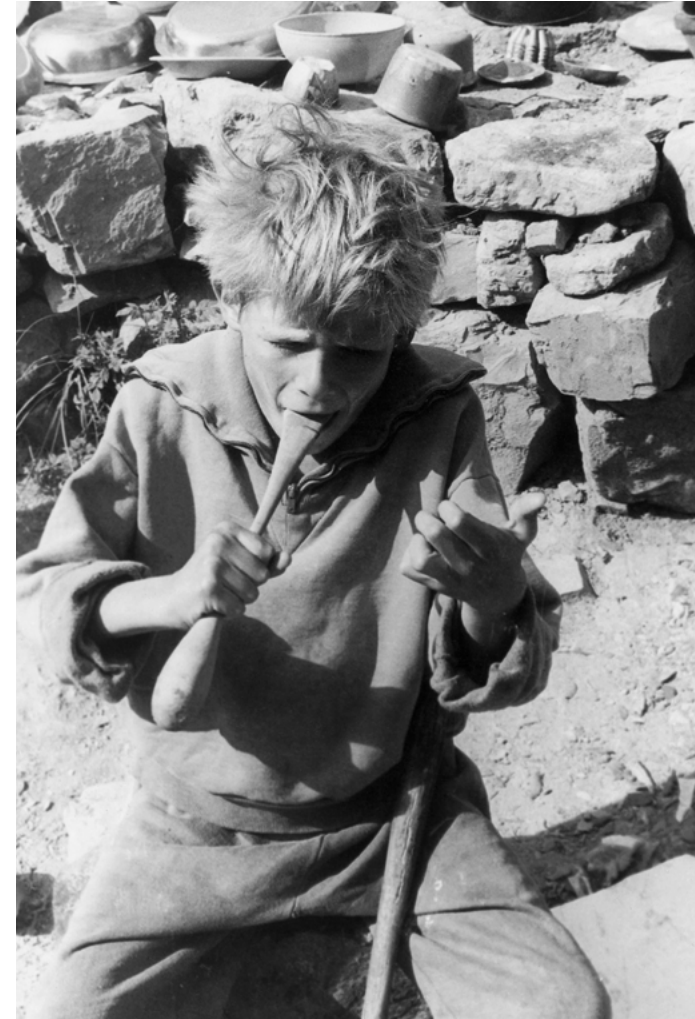
Quel processus ? L'enfant apprend, l'adulte enseigne. Pas l'ombre de "nature" là-dedans.

Ce mépris, ce rejet de la "nature" est caractéristique d'un certain mode de penser.

L'humain ? C'est la cuillère, la cuillère elle-même. On ne peut même pas dire qu'il soit "dans" la cuillère. De par l'usage convenable de la cuillère, l'humain fond pour ainsi dire dans le corps du sujet en apprentissage.

Certes, je grossis cent et mille fois la baliverne. C'est qu'elle me semble caractéristique. La fadeur impérative qui teinte son formulé a pourtant fait ses preuves dans un passé récent. N'empêche : c'est l'objet qui fait le sujet : il y a du vrai.

Ce que je veux dire, c'est que la cuillère "objet" est aussi quelqueCHOSE. Objet, elle détermine un certain projet qui peut être commun aux sujets en présence, en l'occurrence la mère et l'enfant. Chose, il se peut qu'elle soit repère dans l'espace tout naturel de ce que désigne comme étant individu, ce par quoi le sujet résiste à n'être qu'enseigné, et ce par quoi, encore, la cuillère n'est pas que cet ustensile advenu dans les moeurs, mais chose qui scintille et pèse, proposée par inadvertance à ce cogner, frapper, heurter, manier pour rien, parce que ces infinitifs sont "dans la nature" humaine, immuables et voilà tout et le fait est qu'ils ne doivent rien à l'invention de la cuillère.



François D. (dit Cornemuse), L'Île d'en bas, été 1969.
Photographie d'Henri Cassanas.

Le « quelqueCHOSE » de « c't'“individu” là », Deligny et la critique de Léontiev

Pascal Sévérac

«Qu'est-ce c'est que c't'“individu” là?», demande Deligny à propos de l'enfant qui n'utilise pas la cuillère «comme il faut», qui ne s'humanise pas à travers un usage réglé, finalisé, «humain» de la cuillère pleine de purée, mais qui, l'utilisant comme un «maillet de grosse caisse», en «fout partout» comme on dirait. Si la cuillère est humaine par ses propriétés fonctionnelles – celles qui conduisent à son usage utile (se nourrir) –, alors en user mal, frapper la table avec, renverser la purée qu'elle contient, signifierait en même temps jeter par-dessus bord cette humanité, celle de la petite cuillère, mais aussi la sienne propre, celle de l'enfant censé devenir humain.

Certes, Deligny le reconnaît, «je grossis cent mille fois la baliverne». Mais bon, à pousser jusqu'au bout l'idée de Léontiev selon laquelle l'humanité se loge dans l'usage fonctionnel de la cuillère, on semble bien pouvoir en tirer cette conséquence: «c't'“individu” là», jeteur de purée, ne serait pas bien humain. Reste que si la conséquence tirée par Deligny est «frappante», et pertinente en un sens, elle ne rend pas tout à fait justice à la logique même du propos de Léontiev. Voyons quelle est cette logique, avant de ressaisir celle de Deligny lui-même.

Le texte que Deligny commente est tiré d'un ouvrage de 1959, intitulé *Le Développement du psychisme. Problèmes*, paru en français aux Éditions sociales en 1976, et dont la préface à la seconde édition russe, en 1964, indiquait l'ambition en ces termes: «l'idée centrale du livre» est «celle de la nature socio-historique du psychisme humain. Cette idée, qui s'est exprimée pour la première fois dans la psychologie de L. S. Vygotski, a conservé toute son actualité. On rencontre encore fréquemment aujourd'hui les conceptions selon lesquelles les processus psychiques supérieurs et les aptitudes humaines dépendraient directement et fatalement des caractères biologiques héréditaires¹». Léontiev se situe donc explicitement dans une bataille des idées qui consiste à lutter contre une conception biologisante du psychisme – notamment celle qu'a développée Pavlov, au tournant du XX^e siècle en Russie –, en en développant une conception socio-culturelle.

L'enjeu est théorique, mais il est pratique également: il s'agit de lutter, sur le plan pédagogique, contre l'utilisation des tests de QI (Quotient Intellectuel) qui sont, nous dit Léontiev, à la base de l'orientation scolaire. Le texte commenté par Deligny est plus particulièrement tiré, dans *Le Développement du psychisme*, de l'essai qui le conclut: «Les principes du développement psychique chez l'enfant et le problème des handicapés mentaux²». L'enjeu pour Léontiev est de savoir comment on s'occupe, au sein de l'institution scolaire, des enfants dits «déficients», «handicapés». On comprend que la question ait intéressé Deligny. Or, Léontiev va assez loin dans la dénonciation de la conception biologique du psychique. Il paraît vouloir rompre avec la thèse du double facteur, celle qui soutient que le développement psychique dépend à la fois de facteurs endogènes, héréditaires, et de facteurs exogènes, environnementaux. Selon lui, même si,

1. Alexis Léontiev, *Le Développement du psychisme. Problèmes* (d'après *Problemy razvitiia psikhiki*, Éditions de l'université de Moscou, 3^e éd., 1972), Paris, Éditions sociales, 1976, p. 10.

2. *Ibid.*, p. 309-323.

Wallon, présence proche de Deligny

Yves Clot

Fernand Deligny, à plusieurs reprises, a cité ces réflexions de Claude Lévi-Strauss, y trouvant de quoi nourrir ses préventions contre un certain humanisme : « J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin avec les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirais-je presque dans son prolongement naturel, puisque c'est, en quelque sorte, d'une même foulée que l'homme a commencé par tracer la frontière de ses droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues seules véritablement humaines, d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non-humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction. Le respect de l'homme par l'homme ne peut pas trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car alors, une fraction de l'humanité pourra toujours

décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres. Il faudrait plutôt poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme commençant par respecter toutes les formes de vie en dehors de la sienne se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de vie au sein de l'humanité même¹ ».

Ces mots donnent un contexte aux « tentatives » les plus concrètes de Deligny. Ils le réconfortaient, selon ses propres dires, car ils défendent toutes les formes de vie. C'est pourquoi Deligny et ses compagnons des Cévennes n'ont jamais voulu « semblabiliser à tout prix » les autistes mutiques qui vivaient avec eux². Contre tout humanisme conquérant, sa critique de la « domestication symbolique » était tranchée. Elle refoule, selon lui, l'être à l'infinif – celui de l'espèce – derrière la frontière de « l'être conscient d'être » qui se réserve ainsi la dignité particulière que lui donnerait le langage. C'est ce qui le fait réagir, par exemple, en novembre 1976, et à de nombreuses reprises, à un texte de Louis Althusser, qui fit un peu de bruit à l'époque, où ce dernier écrivait que l'Idéologie agit en recrutant les sujets parmi les individus concrets, en les « interpellant » pour les transformer tous en sujets. Mais, insiste Deligny, tous les individus ne sont pas recrutés par l'Idéologie pour devenir sujets. Les « autistes sourds au logos » ne le sont pas. Et on peut aller plus loin encore. On peut se demander si l'individu lui-même peut être totalement réduit à la condition de sujet : ce n'est pas seulement, donc, que tous les individus ne sont pas sujets, comme les autistes mutiques, mais peut-être bien, en plus, que *tout l'individu*, même « normal », n'est pas sujet³. C'est à ce moment-là, contre cette supposée domestication idéologique, qu'il utilise pour la première fois le livre d'Alexis Léontiev – *Le Développement du psychisme* – qui venait de paraître⁴.

1. Claude Lévi-Strauss, entretien avec Jean-Marie Benoist, *Le Monde*, 21-22 janvier 1979 ; cité par Fernand Deligny dans *Les Détours de l'agir ou le Moindre Geste* (1979), repris dans *Œuvres*, Paris, L'Arachnéen, 2007, p. 1273.

2. Jacques Lin, *La Vie de radeau. Le réseau Deligny au quotidien* (1996), Marseille, Le mot et le reste, 2019, p. 158.

3. Fernand Deligny, lettre à Louis Althusser datée de novembre 1976, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, éd. Sandra Alvarez de Toledo, Paris, L'Arachnéen, 2018, p. 599-601.

4. Alexis Léontiev, *Le Développement du psychisme*, Paris, Éditions sociales, 1976.

Journal

1967-1969

Jacques Lin

10 décembre 67

Dans les Cévennes, une maison immense, plus de trente pièces habitables, des caves voûtées. Autour, des terrasses, de vagues chemins, des vignes. Un berger habite en bas, à 1 km. À 2 km, quelques maisons. Dans la maison de trente pièces, JM et moi seul. Je m'installe : une cuisine avec un évier, une table, on traverse un couloir où notre linge est dans une armoire, une grande chambre qui avait servi l'an passé de dortoir à une colonie de vacances, où il ne reste qu'un fauteuil, la cheminée, une grande table et deux lits, le mien et celui de JM.

11 décembre

Je me demande comment je vais m'entendre avec JM. Je l'observe, prêt à parer un éventuel accident.

Je ne le quitte pas d'une semelle. Après le petit déjeuner nous allons dehors. Sous la maison il y a un potager qui appartient au propriétaire des vignes qui entourent la maison. Dans ce potager un bassin où l'eau s'écoule par un trop-plein. À peine JM l'a-t-il repéré qu'il s'y précipite, se met à genoux sur une pierre. Il touche l'eau avec sa bouche et ferme ses yeux. Il se lève, sur la pointe des pieds, il marche sur place, frémit, pousse des cris. Parfois il fait quelques pas en courant et en sautant, les mains en l'air, il exécute une espèce de ballet, puis revient près de l'eau. Après dîner c'est lui qui me conduit au bassin. Je le suis. Durant cette première semaine c'est à peu près le seul endroit hors de la maison où nous allons. Rapidement mon inquiétude et mon étonnement disparaissent.

15 décembre

Vendredi c'est jour de marché à la ville plus proche. C'est à 6 km par la route. Il y a un raccourci de 1 km en passant par la montagne, « mais il faut le connaître ». Je chercherai ce raccourci une autre fois, nous passons par la route. JM est devant, il ne marche pas, il trotte, et ainsi pendant les 6 km aller et les 6 km retour. De temps en temps il se retourne, comme pour voir si je suis toujours. Aux premières maisons il m'attend, me prend la main et ne me la lâchera que lorsque nous serons ressortis de la ville. Le marché. Une dizaine de commerçants ont installé leurs marchandises sur des tréteaux. Je sens à leurs regards que nous avons quelque chose d'étrange. Le retour est difficile, la route monte, nous sommes chargés de nourriture pour une semaine. Je commence à me lasser du bassin et du trop-plein. J'entreprends de retaper la maison. JM, ce n'est plus moi qui l'observe, c'est lui qui n'arrête pas de me regarder travailler.

19 décembre

Il ne m'était jamais venu à l'idée de donner un outil à JM, j'avais trop peur qu'il ne se fasse mal. Je cloue des planches qui servent de sommier sur un cadre de bois qui est le lit. JM est assis à côté de moi, il fait des grimaces en tapotant du bout des doigts la tête des clous que je viens d'enfoncer. J'entends une mobylette qui monte le chemin. C'est le facteur. Je descends, prends mon courrier, j'échange deux mots avec lui, puis je remonte à l'étage où je travaillais. De l'escalier j'entends des coups de marteau. Je rentre dans la pièce : JM met le dernier clou. Il a placé et cloué les

planches comme je l'avais fait, en laissant un petit écart entre chaque planche, les clous bien rentrés, le même nombre que j'avais mis.

21 décembre

Toute la nuit il a neigé. La grande terrasse par laquelle on passe pour aller dehors est couverte de neige. Nous allons chercher du bois pour le mettre à l'abri. Au moment de sortir, JM reste le pied en l'air, il n'ose pas le poser dans la neige. Je passe devant lui, l'invite à sortir, non, il ne veut pas. Je n'insiste pas.

24 décembre

La maison est si grande qu'il y a cinq ou six issues pour accéder à l'extérieur. La nuit tombe vite, j'installe en plusieurs endroits des lampes. JM m'aide, du bas de l'échelle il suit tout ce que je fais. Les outils sont sur une planche, à côté de lui. Il suit tellement bien le déroulement de ce que je fais qu'il est très rare qu'il se trompe chaque fois que je lui fais signe de me passer un outil.

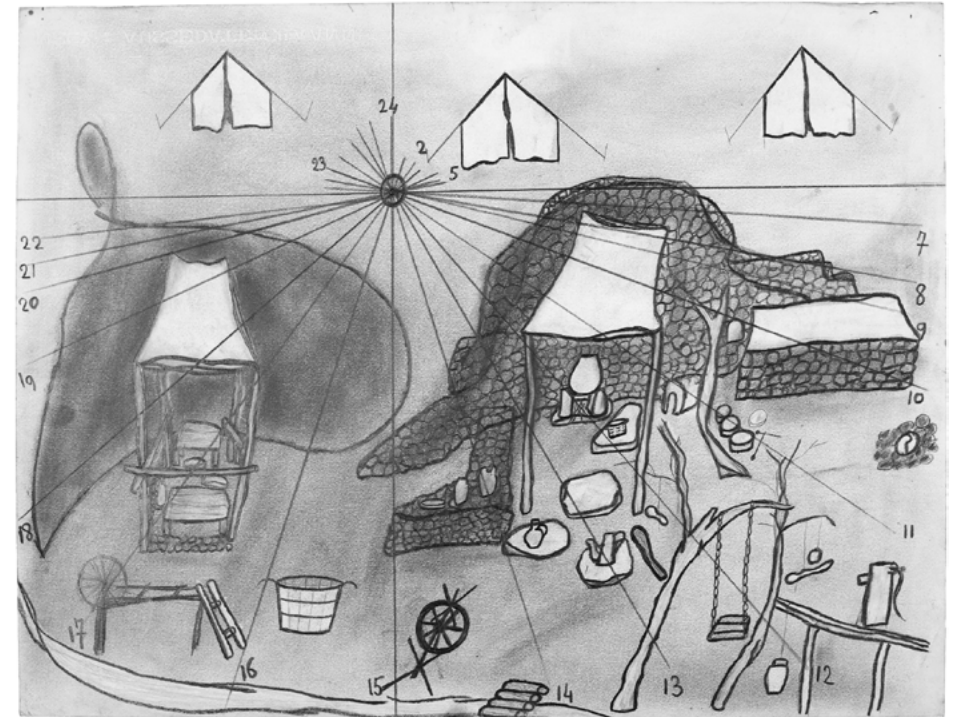
Vendredi – le marché

Hier soir nous avons préparé les habits propres, le grand sac sur la table de la cuisine. Ce matin JM se réveille seul à 6 h alors que les autres jours il se réveille à 8 h, souvent plus tard. 7 h, nous partons. Nous passons maintenant par la montagne, je me suis fait expliquer le chemin par le berger qui habite plus bas. JM passe devant et sans que je lui aie fait le moindre geste, il emprunte le chemin qui mène à la ville. Il trotte... La première fois que nous avons été au marché, une petite vieille nous avait regardés passer en tenant

Le fil de l'objet dans le réseau. Dialogue à bâtons rompus

Sandra Alvarez de Toledo et Anaïs Masson

S.A.T.: On pourrait dire que le personnage central de ce texte est un objet, ou plutôt une chose, comme le suggère Deligny: une cuillère. Il intitule le texte «La cuillère humaine», en réponse à Alexis Léontiev qui qualifie la cuillère d'«objet humain». «Objet humain» ou «cuillère humaine», dans les deux cas l'association des deux mots est étrange. On dit rarement d'un objet, ou d'un ustensile, qu'il est humain. Pour Léontiev, la cuillère devient objet humain dès lors que l'enfant a appris à la manier correctement, c'est-à-dire selon l'usage pour lequel sa forme a été inventée; l'enfant qui apprend à la tenir en devient humain par la même occasion. Deligny, lui, propose d'oublier l'histoire (et même la préhistoire), «l'invention de la cuillère» et, surtout, de la regarder, ou plutôt de la voir telle qu'elle pourrait, peut-être, être vue par les enfants autistes. Non comme un «objet» qu'ils auraient du mal à manier correctement mais comme «quelqueCHOSE», une «chose quelque» dit-il ailleurs, afin de la faire entrer dans un champ indéterminé d'expérimentations et de perceptions: «chose qui



scintille et pèse, proposée par inadvertance à ce cogner, frapper, heurter, manier *pour rien*». La cuillère-chose, tout à coup, en entrant en action, se pare de qualités: elle prend la lumière et devient mobile, elle est affectée d'une gravité; «proposée par inadvertance», elle entre dans une bataille, ou un concert, orchestrés par l'énumération des infinitifs. La chose a donc, entre autres avantages, celui d'attaquer la langue, la règle grammaticale: CE plutôt que SE cogner, etc. Les cartes sont pleines de ces objets qui deviennent des choses, des choses qui deviennent des objets (j'allais dire «redeviennent», mais lesquels sont premiers, des objets ou des choses?), selon une pulsation dictée par le déroulement des tâches, les déplacements, les événements. On a pensé qu'on pourrait entamer notre dialogue en parlant de L'île d'en bas, qui désigne la toute première aire de séjour du réseau. L'île d'en bas a donné lieu à des cartes, à des photographies prises par Henri Cassanas, un ami de passage, on y voit que l'espace est jonché et animé de toutes sortes d'objets et de choses...

De l'objet premier au non-objet

Jean-François Chevrier

Parmi les quelques ustensiles les plus simples attachés aux gestes du quotidien, la cuillère peut représenter le type accompli d'une petite forme utile, adaptée à la main et à la bouche. C'est aussi un objet-image. Comme les petites images, les petites formes sont capables de grands effets. Pour Deligny, le rapport forme/image est constitutif du rapport au monde infra-symbolique qui définit l'individu dans son appartenance à l'espèce. L'ustensile est chose utile, dans la vie quotidienne. Mais si l'objet fait image, la forme prend le dessus sur la fonction instrumentale. Autre chose apparaît, d'autres usages possibles. À quel moment (logique) commence cette image? La question déborde l'histoire jalonnée, datée, instituée. La cuillère fait image dans la mesure où elle touche à la fabrique de l'humain et au rôle de la main, la main commune (la main de l'espèce), dans ce jeu qu'est l'activité artistique.

Objet premier

La cuillère est un *contenant ouvert*, comme une petite vasque qui prolonge le creux de la main ou le creux de deux mains jointes en coupelle. Tous les outils, ustensiles compris, sont un prolongement de la main, mais la cuillère a la particularité d'imiter le creux de la main. On peut penser à la «main première» avancée par André Breton dans son introduction au livre de Karel Kupka sur l'art aborigène d'Australie, *Un art à l'état brut* (1962)¹. Deligny connaissait ce livre; dans «L'Arachnéen», rédigé en 1981-1982, il cite et discute longuement les deux textes de Breton et de Kupka². Le titre de Breton signifie le passé le plus reculé, en deçà de tout ouvrage, tel un commencement de l'humain. À l'autre bout se profile au contraire l'ouvrage qui touche à sa fin quand il convient, comme on dit, d'«y mettre la dernière main».

Une cuillère, c'est un peu comme la tortue tracée, peinte sur un morceau d'écorce, c'est-à-dire là où «l'humain est à l'œuvre», «parce que, pour l'humain, la main est première et que ses traces sont communes, et communes à l'espèce»³.

En novembre 1976, date du texte sur la cuillère, Deligny s'intéresse à un objet-instrument, un objet premier, qui permet de situer le commencement préréflexif ou antéprédicatif de «l'humain», dans le prolongement du corps, et non dans l'équipement du for intérieur. On peut considérer que la cuillère est «humaine», plus que la fourchette ou les baguettes par exemple, et au même titre que le bol ou la coupelle: du fait qu'elle est l'un des premiers ustensiles liés à la nourriture, et l'un des plus largement utilisés, dans de nombreuses cultures très différentes. Elle concerne l'humanité de manière très générale, en deçà des partages culturels. Mais ce que n'envisageait pas Deligny, qui se plaçait du point de vue de l'usage, c'est la formation de cette cuillère, sa mise en forme, son façonnage, son ergonomie: le pourquoi et le comment de la forme.

Comme le bol, dans lequel elle plonge, la cuillère est réversible: concave, comme une petite vasque, et convexe, quand on la retourne. Ce double aspect est manifeste dans le tableau de Gérard David, *La Vierge à la soupe au lait* (vers 1515-1520,

1. André Breton, «Main première», préface à Karel Kupka, *Un art à l'état brut. Peintures et sculptures des aborigènes d'Australie*, Lausanne, Éditions Clairefontaine, 1962.

2. Fernand Deligny, *L'Arachnéen et autres textes*, Paris, L'Arachnéen, 2008, p. 62 sq.

3. *Ibid.*, p. 69.

La poésie dans une cuillère

Livia Scheller

Ce que je veux dire, c'est que la cuillère "objet" est aussi quelqueCHOSE. Objet, elle détermine un certain projet qui peut être commun aux sujets en présence, en l'occurrence la mère et l'enfant. Chose, il se peut qu'elle soit repère dans l'espace tout naturel de ce que désigne comme étant individu, ce par quoi le sujet résiste à n'être qu'enseigné, et ce par quoi, encore, la cuillère n'est pas que cet ustensile advenu dans les moeurs, mais chose qui scintille et pèse, proposée par inadvertance à ce cogner, frapper, heurter, manier pour rien, parce que ces infinitifs sont "dans la nature" humaine, immuables et voilà tout et le fait est qu'ils ne doivent rien à l'invention de la cuillère.

La langue de Deligny, entre pensée et écriture, est complexe et demande à être déchiffrée. Si l'on y réussit, elle se met à produire d'étranges lumières qui, comme certains poèmes, élargissent nos formes de pensée. L'extrait cité en ouverture peut être lu selon de multiples perspectives. L'une d'elles permet de comprendre la distinction entre les mots *objet* et *chose*, qui produit des ouvertures inattendues. Quelle est cette *chose* en effet, qui scintille et pèse, et avec laquelle on peut faire maints gestes, avoir bien des pensées, sans ordre, sans but sinon celui de la percevoir, l'éprouver, la cogner et la soupeser... sans langage? Cette *chose* a, peut-être, valeur de l'in(dé)fini pour un enfant autiste, Deligny semble le penser. Encore faut-il entendre ce qu'est un *infinitif*, le sens qu'il a voulu donner à ce mot en portant – comme les présences proches qui l'accompagnaient dans sa recherche – une attention extrême aux enfants qui vivent sans langage, et ceci par l'écriture, les cartes et le cinéma.

Tout infinitif est «“dans la nature” humaine» une source riche de sens, étant sans pronom ni conjugaison. Lorsque Deligny considère les infinitifs comme «immuables et voilà tout», le mot d'immuable rappelle que les infinitifs fonctionnent sur le mode impersonnel. Tout infinitif désigne en effet une action ou un état sur le mode indéterminé. L'ampleur des significations d'un infinitif permet de l'élargir à des formes d'usage inattendues. Si je regarde une chaise comme un objet, je ne vois qu'une chaise servant à s'asseoir; si je la regarde comme une chose, j'y vois d'autres possibilités résonnant avec ce qu'un enfant peut en faire: l'utiliser comme cheval, comme base où poser n'importe quoi, ou comme plateau de théâtre où faire jouer des marionnettes, et ainsi de suite... La chose élargit le spectre des significations du mot, de la même manière que l'infinitif impersonnel ouvre à quantité d'actions et d'états possibles.

Une autre perspective laisse pressentir, dans la densité des mots utilisés par Deligny, qu'on aurait affaire à une écriture plus proche de la poésie que du discours savant. À titre d'exemple: le texte de la voix off de *Ce gamin, là* a été publié dans les *Cahiers de l'Immuable/2*, en décembre 1975; il existe une version inédite de ce texte, sans doute antérieure, dont voici un extrait («il» désigne Janmari):

nous y sommes là proches
et il ne nous voit pas
une différence entre lui et nous,
chacun de nous,
c'est que nous

Par inadvertance ?

*Sandra Alvarez de Toledo, Jean-François Chevrier,
Yves Clot, Anaïs Masson et Pascal Sévérac,
Conservatoire national des Arts et Métiers, 16 mai 2025.*

La locution « par inadvertance » figure dans « La cuillère humaine », le texte de Deligny qui est à l'origine de ce recueil. Elle nous a semblé assez intéressante, notamment dans ce qui la distingue de la notion de hasard, pour en faire un titre. Nous avons tenu à la commenter au cours d'une conversation informelle.

S.A.T. : Nous hésitons encore sur le titre à donner au livre : *Comme par inadvertance* ou *Par inadvertance* – suivi de « “La cuillère humaine” de Fernand Deligny ». Deligny utilise assez rarement la formule « comme par inadvertance » ; nous l'avons relevée dans le texte d'Isaac Joseph, « Correspondre », qui sert de postface à *Le Croire et le Craindre*, l'autobiographie de Deligny : « De même que la matière première du réseau c'est le disparate, de même ce n'est pas sans raison que vous refusez de présenter les bifurcations de votre existence comme des choix. C'est qu'à chaque fois les orientations ne se sont pas prises dans les limites d'une alternative : ou bien... ou bien, mais à partir de circonstances diverses et comme par inadvertance. »

L'inadvertance et les circonstances

J.-F.C. : La citation d'Isaac Joseph regroupe trois mots-clés : disparate, circonstances et inadvertance. Le fait de lier l'inadvertance au disparate et aux circonstances me paraît remarquable. Et puis ce texte a aussi l'avantage de rapporter l'idée d'inadvertance à la biographie, celle de Deligny.

S.A.T. : L'idée de circonstances apparaît chez Deligny dès les années 1940. Dans *Les Vagabonds efficaces*, il cite *Les Origines du caractère chez l'enfant* d'Henri Wallon : « Et plus croît, avec la complexité d'une activité, la diversité des circonstances auxquelles il lui faut répondre, moins il est possible de l'en dissocier et de l'envisager seule. » Plus loin dans le texte, Deligny rappelle que les circonstances sont ce qui détermine le « caractère habituel » de l'enfant délinquant, et qu'il faut donc en créer de nouvelles si on veut modifier la donne. Les circonstances ne sont donc pas toujours favorables.

P.S. : L'idée forte me paraît être celle de la non-intentionnalité.

J.-F.C. : Oui, je pense que tout se joue ici sur l'alternative entre intention et/ou circonstances. Est-ce qu'il y a intention ou simplement jeu des circonstances ? Quel est le rapport entre les deux ?

P.S. : L'inadvertance » est – plus que le hasard – en rapport à un sujet, un sujet et un agir ; un sujet qui n'est pas forcément le sujet classique, qui choisit, mais un sujet traversé par des logiques plus qu'il ne les maîtrise.